

# Qui a parlé du silence de la montagne ?

Gisèle Pannatier

Comme avant-propos, il me plaît de rapporter deux bribes de conversations qui se sont déroulées sur les terres de la Vouasson, un alpage situé sur la commune d'Évolène, là où nos bêtes passent une partie de l'été. Cet alpage s'étend en contrebas du *Pik dè l'Artsenô*, le Pic d'Artsinol, à 3 000 m d'altitude, qui attire de nombreux promeneurs. Une année, alors que mon frère et mes cousins étaient petits bergers, un groupe de randonneurs s'approche du lieu de pâture, observe le troupeau, lorsque l'un d'eux s'avance vers un petit berger et lui demande le chemin du Pic d'Artsinol. Bien sûr qu'il le connaît et, en pointant sa main vers l'amont, il explique ainsi la voie à suivre : « Vous voyez ce morrê, vous passez le long, vous voyez le second morrê, vous prenez à droite le chemin qui monte. » Un autre jour, des touristes, au retour de leur marche, s'arrêtent à leur tour vers le troupeau, puis s'informent du passage pour rejoindre le sentier qui conduit à Évolène. Le plus jeune des petits bergers répond : « Vous voyez l'arbre sec là-bas, vous descendez la rive, et vous prenez le premier chemin à droite ». À chaque occasion, les deux autres enfants, qui ont entendu ces petits échanges, ont immédiatement perçu la particularité linguistique des interventions et, n'ont pas manqué de les rappeler ensuite régulièrement avec un brin de malice.

Placés en exergue, ces récits de paroles dans la montagne, apparemment anecdotiques, cernent pourtant la problématique définie pour la table ronde : *La montagne forge les mots, les mots forgent la montagne*. Non seulement ils ont pour décor ce qu'en patois nous appelons la “mountagne” mais surtout, ils manifestent une expérience essentielle pour l'individu : l'intuition d'un lien nécessaire entre la langue et l'environnement. En effet, il n'y a pas simplement d'un côté un ou des codes linguistiques avec leurs unités propres et de l'autre une réalité que la langue dirait, mais au cœur de la situation se trouve un individu et le sentiment qu'il nourrit tant à l'égard du mot qu'à l'égard de la montagne. En l'occurrence, les deux désignatifs “morrê” et “rive” choisis par les petits bergers apparaissent à plusieurs titres comme des mots de la montagne, puisqu'ils sont dits dans le cadre de la montagne, ils désignent une réalité topographique alpine et ils sont prononcés par des gens de la montagne. En cette année internationale de la montagne, la question d'une langue de la montagne ou plutôt d'une langue des montagnards a rarement été abordée. Dans cette perspective, la 5<sup>e</sup> Fête valdôtaine et internationale des patois organisée à Brusson ouvre le débat qui doit s'intégrer dans une démarche multidisciplinaire.

Dans une approche de la montagne, on ne peut pas faire l'économie d'une définition, d'autant que les images associées à la montagne se concentrent généralement autour du cirque des hautes cimes enneigées et d'un faisceau de clichés auxquels participent l'edelweiss et la gentiane, les petites constructions en pierre et en bois, le berger et la vache et, dans le sillage du romantisme, les notions de nature, de silence, d'authenticité, de simplicité, etc., etc. Il s'agit d'une vision externe et réductrice de la montagne. De l'intérieur, ce que nous entendons par "montagne" ne concerne guère les vastes étendues de roc et de glace réservées à l'alpinisme ni la collection des images d'Épinal accrochées à la vie alpestre. Au contraire, la montagne se présente comme une dynamique, un équilibre à conquérir par l'intégration complexe et constamment renouvelée de l'homme et d'un milieu particulier. Certes les conditions naturelles déterminent la structuration du paysage, mais l'activité humaine compose avec les contraintes de l'environnement physique. Un champ cultivé sur une pente abrupte, une cabane en pierres dans une zone où l'on attendrait que des chamois témoignent de l'énergie vitale des communautés montagnardes. Toute la surface herbeuse, plus ou moins productive, est occupée par le montagnard jusqu'à la limite supérieure et ces immenses territoires sont quadrillés par des noms, les microtoponymes, qui se perpétuent essentiellement à travers la parole. Par les innombrables lieux-dits enracinés dans la tradition orale, chaque parcelle du sol nourricier est découpée et identifiée. Comme les microtoponymes recouvrent l'ensemble du domaine montagnard, l'acte de dénomination traduit la relation affective de l'homme à son environnement. Terre totalement cryptée, la montagne est ainsi un lieu de vie, une culture et un espace de dialogue.

Et c'est précisément à leur expérience de la langue et de l'univers que mon frère et mon cousin se sont référés pour signaler le chemin dans la montagne. Leurs souliers butant contre les aspérités du terrain, ils connaissent la configuration des lieux. En même temps, ils sont parfaitement bilingues et opposent deux systèmes linguistiques : le patois et le français. Toutefois, dans ces conditions particulières de l'échange conduit en français, ils se sont soudainement heurtés à une insuffisance. Ayant développé le sentiment d'une correspondance assez étroite entre le monde et la langue, ils ne la retrouvent pas toujours selon les codes linguistiques utilisés. Ils sont confrontés à l'imprécision et au déficit de la langue académique et aussitôt ils suppléent cette lacune. Spontanément, ils intègrent dans leur discours français des termes patois "morrê" ou "rive" pour exprimer respectivement le relief et la déclivité de la montagne. Lorsqu'on se meut dans l'espace montagnard, il importe de disposer des mots adéquats qui paraissent coïncider avec le réel.

Tous les patoisants vérifient tantôt la justesse de l'expression, tantôt la discordance. Quotidiennement, le travail des champs, la surveillance du troupeau, les activités artisanales, l'observation du temps, l'évocation du paysage, et tant d'autres actes alimentent en permanence la conversation qui se développe sur des

axes très différents selon la langue de la communication. Mais la perception de ces nuances résulte de la convergence d'une expérience individuelle et d'un savoir culturel propre à une communauté. En effet, l'espace montagnard s'est construit à partir de l'activité agro-pastorale dans une économie de survie et dans des structures sociales qui se reflètent dans l'acte de dénomination : les mots de la montagne. Que l'on parle de l'intensité des précipitations de neige ou de pluie, que l'on parle de réalités environnementales telles que la pierre ou le bois, de l'écoulement de l'eau, que l'on parle de la masse des récoltes comme celles des céréales ou du foin, le montagnard a acquis un vocabulaire adéquat à la réalité qu'il côtoie. Il saisit la moindre variation dans ces réalités qu'il désigne comme des ensembles quantifiables s'ordonnant sur une échelle graduée. Le patois a baigné l'expérience d'un milieu, le terme choisi suffit à évoquer une quantité déterminée et qui est la même pour l'ensemble de la collectivité. La terminologie relative au débit de l'eau par exemple ne se fonde pas sur l'échelle définie en m<sup>3</sup>/sec. mais parvient à faire advenir l'image du volume d'eau dont il est question. Voici un petit inventaire de mots et de locutions disponibles dans le patois d'Évolène et classés dans l'ordre croissant :

[k'ũmε dε fi r'εjɸə] c-à-d presque goutte à goutte, litt. comme du fil retors. Souvent, par le choix de cette comparaison, le patoisant veut marquer la très faible quantité d'eau qui vient à telle source, à telle fontaine ou à tel robinet.

[ũ fyl'et] litt. un filet, désigne un écoulement fin et régulier.

[un εful'qjε] désigne le débit réglé par le tuyau de la fontaine.

[k'ũm un εfula dε bɔrn'ε] la comparaison indique la quantité d'eau qui s'écoule ailleurs que dans une fontaine, p. ex. de l'eau qui sourd et qui correspond au débit du tuyau de fontaine.

[un rut'i] désigne l'eau qui court sur la route lors d'un orage.

[una bys'qjə] désigne une quantité d'eau correspondant à celle qui habituellement coule dans un bisse d'arrosage.

[una tr'ε:ta] désigne un afflux d'eau atteignant le débit susceptible d'être réparti dans les différents bisses d'irrigation.

[ũna tɔrɛtqjə] désigne une forte quantité d'eau, équivalant à celle qui descend du torrent.

[gεlj'a k'ũmε lɥ merdεɸ'ɔ] la comparaison, utilisée à Évolène, s'applique à une grande quantité d'eau qui s'écoule notamment lors de pluies diluviennes, l'eau ruisselle sur les chemins en grandes quantités. La [merdεɸ'ɔ] est un torrent qui ravine assez régulièrement.

[lɥ b'ɔ:rna] désigne notamment une très grande quantité d'eau. Le mot est devenu un hydronyme, et désigne la rivière du Val d'Hérens.

Cet échantillon laisse deviner la précision avec laquelle le montagnard parvient à exprimer son environnement. La richesse du lexique et du discours figuré contribue à façonner une représentation de la montagne. Le rapport d'équivalence que l'individu instaure entre le mot et l'environnement désigné se construit lors de l'apprentissage de la langue au sein du groupe social. Cela signifie que la mémoire langagière s'appuie sur la même manière d'attribuer du sens aux mots et aux locutions, qu'elle se fonde sur les mêmes références de sorte que la connivence se renforce à l'intérieur d'une collectivité. Par le fait même, les valeurs diffèrent selon l'époque et selon l'espace. Le même terme peut recouvrir des mesures inégales selon les groupes humains. En tout cas, l'environnement naturel est un espace socialisé.

La montagne représente une organisation sociale et économique. L'élevage et le travail des prés ont largement mobilisé la population alpine. À titre d'exemple, le catalogue des mots relatifs au domaine de fauche démontre la rigueur dans la dénomination. La terminologie patoise se fonde sur la forme du pré et/ou sur son étendue et/ou sur la topographie.

Ce que nous désignons par le nom [R'ɑ̃fa] correspond à un pré dont la longueur va dans le même sens que la pente. Les [R'ɑ̃fɛ] dessinent des bandes assez étroites et perpendiculaires à la vallée.

Si la prairie est très étroite, elle est désignée métaphoriquement comme une [l'ɛ̃iŋwa], c'est-à-dire une très petite bande de terrain, litt. une langue.

Lorsque la longueur du pré est parallèle à la vallée et perpendiculaire à la pente, on parle de [t'ula]. La [t'ula] se rapproche de la forme du carré. Il s'agit de la surface délimitée par les bisses d'arrosage. Il arrive qu'une seule propriété englobe deux ou trois [t'ulɛ]. S'agit-il d'un pré dont les côtés sont à peu près équivalents, on parle d'un [karrâ], litt. un carré.

Souvent les propriétés s'encastrent les unes dans les autres et dessinent ainsi un marteau ; on désigne la partie du pré qui s'imbrique dans celui du voisin par la métaphore du [mart'ɛ].

Dans les vallées latérales, de nombreux parchets comportent une partie plane, et une partie en pente, chaque pré de ces zones comprend ainsi le [pla] et la [R'igva].

Une propriété peu productive se trouvant sur une pente à forte déclivité s'appelle une [R'u:fa].

Le [klu:] désigne la petite prairie fermée par une clôture et située devant la maison.

Un pré aménagé dans un lieu déboisé et de faible rendement est une [SYRānda].

Dans la zone des mayens, les prés maigres situés aux abords extérieurs sont désignés en tant que [s'ɛ̃iŋgɛ].

Un pré ou la partie d'un pré se trouvant sur une butte s'appelle une [ruɔn'aʒe].

Pour désigner un terrain vaste, une grande propriété d'un seul tenant, on dispose de termes comme : [k'ampɔ, ɔm'azɔ], et [ra:]. Au contraire, pour insister sur la petitesse d'une prairie, on recourt à la comparaison : [gro kum ũ kurt'y], litt. comme un jardin ou [gro kum ũm mɔtɔu], litt. comme un mouchoir.

Or pour cette sélection opérée dans la nomenclature patoise, on ne trouve aucune correspondance directe dans la langue littéraire. Pareille nécessité et pareille attention ne peuvent naître que dans une région au sol souvent maigre, qu'il faut arroser et où la plus petite parcelle de terre assure une fonction vitale. Dans la configuration du lexique, ces mots servent aussi d'indicateurs socioculturels de la montagne. Lorsque le patois est la langue maternelle, le locuteur assimile les mots et les modes d'interprétation de sorte que la langue et l'environnement interagissent dans le système des représentations et des valeurs. Quand on connaît le patois et que l'on est de la montagne, c'est incontestablement la langue qui dessine la montagne comme la montagne façonne le patois.

De fait, on se trouve dans la situation de Monsieur Jourdain pratiquant la prose sans le savoir, dans la ligne de l'école "Wörter und Sachen". Chaque locuteur, patoisant et montagnard, associe spontanément signe linguistique et objet. L'un appelle l'autre : les seuls mots [rax'a] ou *bârma* éveillent l'image d'un [rax'a] et de ses caractéristiques ou d'une *bârma* connus ou de plusieurs d'entre eux et l'objet lui-même suscite la dénomination. Pour le patoisant le lien entre le mot et la chose est indéfectible et tout l'espace montagnard résonne en permanence des mots en écho. La montagne est une terre sonore non seulement par la mélodie des cascades, le roulement des pierres, le chant des oiseaux, le grondement de la foudre ou le vacarme de l'éboulement, dans la montagne la parole ne cesse de surgir et d'inscrire l'histoire. Progressivement s'instaure le sentiment d'une langue montagnarde et, pour nous, le patois possède cette justesse. Les mots autant que les choses ou que les documents se constituent en sources mémorielles et participent à la construction de l'identité individuelle et collective. Puissent les mots de la montagne continuer à retentir et à émouvoir afin que la Montagne ne se taise jamais !